

La moins classiquement tragique des *tragédies* sophocléennes

L'*Antigone* de Sophocle est un incontournable. Il s'agit de l'une des tragédies les plus connues et les plus marquantes du répertoire théâtral occidental. Afin de faciliter la compréhension de la présente recension, résumons là néanmoins :

Antigone, fille d'Édipe, réclame de pouvoir enterrer dignement son frère Polynice alors que ce dernier est tombé au combat en guerroyant contre sa propre cité, Thèbes, mais aussi contre son propre frère, Étéocle, qui a péri lui aussi au cours de l'affrontement. Or Créon, le dirigeant de la cité, a rendu public un décret interdisant cet honneur à un ennemi de la patrie. Mue par l'amour fraternel et se sentant investie du devoir d'honorer les morts, Antigone se décide à braver l'interdit, mais elle sera prise sur le fait. Lors de sa comparution, la jeune femme demande que l'on reconnaisse la préséance des devoirs envers les morts sur la loi civile que Créon entend imposer par décret, mais le dirigeant voit les choses tout autrement. Estimant que c'est à lui, le gardien de l'État, et à lui seul qu'il revient de fixer les limites de ce qui constitue le juste, Créon condamne Antigone à être emmurée vivante dans une grotte. Le dirigeant reste initialement sourd aux appels à la clémence qui lui sont présentés par son fils Hémon, fiancé d'Antigone, puis par le devin Tirésias. Mais, réalisant enfin qu'il a erré, Créon finit par se raviser. Ce revirement intervient cependant trop tard pour éviter un dénouement malheureux : Antigone a mis fin à ses jours dans sa geôle. Atterré, Hémon s'enlève la vie et sa mère, accablée par la perte de son fils, ne tardera pas à le rejoindre dans la mort. Seul et doublement endeuillé, le malheureux stratège devra boire le calice jusqu'à la lie.

On a donné, à travers les âges, de multiples interprétations divergentes de l'*Antigone* de Sophocle. On y a décelé, en effet, une opposition frontale entre la *loi* et le *divin*, la *famille* et la *cité*, l'*individu* et la *collectivité*, les *vivants* et les *morts*, la *jeunesse* et la *vieillesse*, voire entre l'*homme* et la *femme*. Pourtant, soutient le philosophe Jean-Marc Narbonne, en retournant au texte original et en portant suffisamment attention aux mots employés on réalise qu'aucun de ces antagonismes binaires n'est véritablement la clef de voute de cette remarquable tragédie. L'auteur nous invite, dans cet essai bref, mais saisissant, à rompre avec les interprétations dominantes traditionnelles et à « lire *Antigone* principalement – mais non pas bien sûr exclusivement – comme une réflexion sur le pouvoir et sur le mode de gouvernement qu'il conviendrait d'exercer » (p. 85).

On ne retrouve point, dans l'*Antigone* de Sophocle, de confrontation entre des exigences simultanément légitimes, mais irrémédiablement inconciliables qui est inhérente au tragique; le terrible dénouement n'était pas une fatalité. C'est en tout cas ce que soutient le professeur au département de philosophie de l'Université Laval. Tout n'était pas joué d'avance. S'il avait été capable de s'extraire du légalisme étroit pour entrevoir un idéal supérieur de justice, Créon aurait pu d'exercer, en temps opportun, un redressement susceptible de permettre une tout autre issue.

Soucieux de rattacher la pièce au contexte sociohistorique dont elle relève, le philosophe lavallois nous rappelle que Sophocle est avant tout un tragique *athénien* (et non pas indistinctement *grecque*). Proche de Périclès et d'Hérodote, le dramaturge fut ainsi un témoin privilégié du changement social, culturel et politique qui transhumait le berceau de la civilisation occidentale. *Antigone* constituerait d'ailleurs le miroir réfléchissant de cette métamorphose démocratique. Pour peu qu'on y prête attention, on remarque en effet, tout au long du récit, que le tragédien antique se fait le promoteur d'une « *voie moyenne* entre l'anarchie et la tyrannie » (p. 85). L'interprétation de la tragédie d'*Antigone* que propose plutôt le philosophe spécialiste de l'héritage culturel grec Jean-Marc Narbonne permet de rendre plus apparent un parallèle étroit entre la conception sophocléenne de la vie politique et celle du « théoricien des *limites du pouvoir de connaître et d'agir dans la sphère politique* » (p. 49), Aristote.

Narbonne s'inscrit en faux contre la formule d'Albert Camus suivant laquelle « Antigone a raison et Créon n'a pas tort ». Pour le titulaire de la Chaire de Recherche du Canada en Antiquité Critique et Modernité Émergente, la responsabilité personnelle de Créon dans l'hécatombe qui va s'abattre sur Thèbes se trouve unanimement attestée de façon si catégorique qu'il apparaît impossible de faire autrement que de reconnaître que, pour Sophocle, si, justement, Créon a eu tort.

Il a eu tort de s'entêter à refuser de voir que le *juste* et le *légitime* ne sont pas toujours parfaitement alignés. Il a eu tort de rivaliser de cécité avec la Justice alors que c'était à lui, l'homme d'État, qu'incombait la responsabilité de trouver les moyens de pallier les lacunes que pouvait présenter la loi. Il a eu tort, enfin,

d'élever la loi positive au rang de vérité absolue éternelle et immuable. C'était faire mauvais usage de l'autorité que lui conférait sa fonction que de se refuser – malgré les exhortations venant de toutes parts – à interpréter ce que la loi prescrit à l'intérieur même des contraintes que le réel, dans son infinie complexité, commande.

La célèbre formule « il faut de la mesure en toute chose » nous vient d'Horace, un poète latin. Elle fait cependant écho au précepte grec du « rien de trop » (*méden agan*). Chez les Hellènes – les Grecs de l'Antiquité – la mesure est une vertu cardinale. Toute démesure, toute transgression à l'équilibre du monde contient en elle sa condamnation et son châtement. Tous expient ultimement l'*hubris*. Créon se permet, dans les premiers mouvements de la pièce, de servir un avertissement à Antigone au sujet de son attitude supposément rigide : « Sache bien pourtant que ces opinions trop tranchées sont aussi les plus fragiles, et que l'acier le plus résistant, cuit et endurci au feu, se brise et se rompt la plupart du temps » (473-476). Voilà de bien sages paroles sur lesquelles le stratège, si convaincu de sa supériorité morale, aurait eu avantage à méditer plus longuement. S'il n'avait pas été aussi prompt à chercher la paille dans l'œil d'Antigone, peut-être aurait été mieux à même d'apercevoir la poutre dans le sien. S'étant enfermé dans un rigorisme obtus, Créon eut, en définitive, à expier le déséquilibre de l'obstination bornée, la démesure de l'intransigeance inconsiderée.